



Vu de Russie

**Chroniques de guerre
dans le camp ennemi**

THIERRY MARIGNAC

LA MANUFACTURE DE LIVRES

Vu de Russie

Chroniques de guerre
dans le camp ennemi

Thierry Marignac

Vu de Russie

Chroniques de guerre
dans le camp ennemi


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-235-2

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

Par Daniil Doukhovski, dit Doubschine,
ex-secrétaire d'Édouard Limonov pour les affaires littéraires,
poète et documentariste.

J'écris l'avant-propos d'un livre que je n'ai pas lu. Pour parler franchement, c'est en infraction avec mes règles. Trop risqué. Mais je connais l'auteur, Thierry Marignac, depuis plus d'un quart de siècle et nous sommes amis depuis lors.

Marignac est un type diablement talentueux, homme d'un goût remarquable (pas seulement en littérature) et d'un style excellent. Goût remarquable et talent permettent de pardonner beaucoup de choses à quelqu'un, y compris un crime sanglant, mais c'est encore trop peu pour écrire la préface d'un livre qu'on n'a pas lu. Il faut y ajouter une condition et elle existe ici. Marignac est honnête et ce n'est pas un auteur engagé. Le talent et l'honnêteté coexistent rarement, mais nous nous trouvons ici dans ce cas-là. C'est sans doute pour ça que cet auteur ne s'est pas matériellement enrichi jusqu'à présent. On peut vendre

son talent, on peut vendre son honnêteté, mais ces deux qualités conjuguées se vendent mal.

J'écris l'avant-propos d'un livre que je n'ai pas lu, certes. Mais j'ai été témoin de la façon dont il a été créé et j'ai participé à l'organisation de certaines rencontres nécessaires à l'auteur en Russie.

Le livre de Thierry parle de mon pays à un moment compliqué de son Histoire. On entre dans la quatrième année de l'Opération spéciale, pour parler plus simplement – la guerre. Une guerre fratricide, cruelle, à la fois hautement technologique et de l'âge des cavernes. Des deux côtés du front tombent des gens portant des noms russes. Une grande partie des soldats et officiers du camp adverse parlent et pensent en russe. Nos soldats du front constatent fréquemment : « Nous nous battons contre notre miroir. » Et il y a bien peu de familles en Russie qui n'aient pas des parents proches ou lointains de l'autre côté de la ligne de front. Inutile d'aller chercher très loin, j'en suis moi-même un exemple : mon oncle russe, un officier du KGB, – était né à Dniepropetrovsk, le frère de ma grand-mère, pilote héros de l'aviation soviétique pendant la Deuxième Guerre mondiale, s'était installé à Odessa après-guerre et nous y possédons une grande famille de parents proches.

Au cours de quelques décennies, on a volontairement transformé l'Ukraine en anti-Russie. Des gouvernements corrompus n'ayant d'autre intérêt que l'enrichissement immédiat accueillaient à bras ouverts l'idéologie antirusse imposée. C'est de l'extérieur qu'elle était importée, car

les coulisses mondiales combattaient la Russie avec les bras des Ukrainiens. L'unité forgée pendant trois cent soixante-dix ans (et bien plus ancienne et profonde encore, puisque c'est à Kiev que la « Rouss » et l'État russe sont nés) s'est déchirée impitoyablement et l'on a piétiné la mémoire du passé historique.

Dieu est témoin que nous ne voulions pas la guerre et que nous avons retardé son commencement autant que possible. Nombreux sont ceux qui disent que, si on l'avait lancée avant, il y aurait eu moins de victimes, la victoire serait plus proche. Mais nous (la Russie) avons repoussé la guerre tant que nous pouvions.

Quelques détails sur Marignac et moi. C'est notre ami commun, Édouard Limonov, qui a provoqué notre rencontre en 1998. Je me souviens parfaitement de notre première entrevue dans le petit studio que Limonov avait près de la rue de l'ancien Arbat au centre de Moscou. Dans l'escalier près de sa porte se dressait un buste du pianiste américain virtuose Van Cliburn, oublié là par d'anciens locataires. Cet étrange appartement convenait très bien à l'étrange écrivain Limonov. Marignac a débarqué, encore jeune, sans un seul cheveu gris. Nous avons bu de la vodka et j'ai dit à Marignac qu'on se connaissait. « Par quel biais ? » s'est-il étonné. Nous avons rebu un coup de vodka. « J'ai lu ce qu'il y avait sur ton compte dans les livres de Limonov, tu es un personnage littéraire. » Cela se révéla un bon début pour une amitié qui dure depuis de longues années.

Limonov est mort en 2020. S'il était encore vivant, il aurait lui-même écrit un livre sur la guerre. C'était un patriote passionné et il avait des dons prophétiques. Ce livre est écrit par Marignac. C'est, bien entendu, un livre différent, un autre regard et un autre tempérament.

Je crois sincèrement que le regard de Marignac sur la Russie au feu sera honnête. Non pas celui d'un Astolphe de Custine, mais plutôt de Charles de St-Julien¹, ou encore – excusez ! – d'André Malraux. Voici devant vous le regard de Thierry Marignac, un gars dégrisé, légèrement sceptique, ayant vu pas mal de choses dans la vie, mais conservant son amour des gens et un cœur bon.

DANIIL DOUKHOVSKI
Moscou, janvier 2025.

1. Charles de St-Julien, (1802-1869), homme de lettres, journaliste, lecteur de littérature française à l'université impériale de Saint-Petersbourg, auteur de *Voyage pittoresque en Russie*.

1.

Aux portes de la Russie, Moscou

Ça commence mal, à l'ambassade de Russie, sur le verdoyant boulevard Lannes, au bas des beaux quartiers où j'aime tant traîner quand l'occasion se présente. Pourquoi ai-je pris mes soutiens au mot ? Un très tardif vestige de naïveté enfantine m'a poussé à croire que, comme prévu, le consul m'attendait. Je me suis sapé *milord*, quoique la veste de cuir noir soit peut-être déplacée. J'ai longuement hésité, choisissant finalement l'audace. Soyons zazous, c'est plus sympathique. Les barrières de police interminables qui longent le bâtiment jusqu'à une impasse où est garée la camionnette de police en protection n'existaient pas autrefois. On faisait alors la queue devant les grilles de l'ambassade sans être plus canalisé. Car de longues queues s'étiraient à l'époque au même endroit. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. À peine un couple solitaire pour parler à l'interphone avec le cerbère de l'entrée.

Arrivé à l'impasse où l'on peut enfin bifurquer et contourner les barrières de police, un gendarme de

haute taille fait du zèle : il me demande si je peux lui donner une raison valable de m'approcher des sept cents tonnes de béton armé dont certains murs d'angle arborent encore la faucille et le marteau. Ai-je l'air si suspect ? Le temps est beau, la fraîcheur matinale d'un automne précoce cède la place à une tiédeur d'été indien. Je lui colle sous le nez mon invitation en Russie rédigée en cyrillique sans émettre aucun commentaire. Comme prévu, la vue de l'étrange alphabet suffit pour s'en débarrasser, il n'en a jamais vu de semblable sur son smartphone. Je m'annonce ensuite à la grille de l'ambassade de façon parfaitement irresponsable : « Je m'appelle... J'ai rendez-vous avec le consul... » Depuis trois ans que je n'ai pas eu affaire à eux, j'ai complètement oublié le protocole. La grille s'ouvre tout de même, mais au contrôle d'entrée, dès que je donne mon passeport, un cri s'élève de la cabine opaque : « Qui a fixé ce rendez-vous ? » Et l'homme de taille moyenne, taillé en armoire à glace, vêtu d'un costume à carreaux verts, jaillit de la cabine et répète sa question. Convaincu de le confondre, je lui donne le nom de mon sponsor. Mais il n'en a jamais entendu parler. Il me colle dans une pièce avec le photomaton et la photocopieuse et appelle ses chefs. Un type d'âge moyen aux cheveux roux coupés en brosse et un homme plus jeune aux cheveux noirs m'expliquent vite fait qu'il est impossible de me recevoir puisque je ne suis pas sur la liste des rendez-vous du jour, qu'il faut m'inscrire sur le

site Internet, attendre mon tour et dégager. Tout ça m'était complètement sorti de la tête, et si l'époque de la Russie COVID n'était pas facile, celle de la Russie en guerre...

En sortant, j'appelle mon sponsor, qui m'enjoint d'y retourner aussitôt pendant qu'il appelle le consul et insister à fond – l'attitude qu'on appelle en Russie « tankiste ». Mais le cœur n'y est plus, je crains qu'on ne m'ouvre même pas – Monsieur, on vient de vous foutre dehors. Je décline. Je traîne jusqu'aux Champs-Élysées.

Le lendemain, j'y retourne en m'étant inscrit sur le site et en ayant tâché de répondre aux questions multiples. Le site m'a annoncé qu'il n'y avait pas de disponibilités pour me recevoir et pas d'accès à une demande comme la mienne. Mon sponsor m'a assuré que tout était arrangé. Au pire, je me ferai jeter une deuxième fois.

Cette fois, dans la camionnette, les policiers sont absorbés par leurs portables et ne me voient même pas au détour des barrières métalliques. À l'entrée, l'homme jeune aux cheveux noirs qui m'a mis dehors la veille se tient près des grilles. Il lève les yeux vers moi, me reconnaît et dit « Bonjour Monsieur » avec un signe de tête. J'entre en même temps que le couple avec qui il parlait. Changement de garniture.

À l'intérieur, la salle des formalités est une grande pièce marron clair, entourée de guichets des années soixante. Et les lustres métalliques en damiers au milieu d'une jungle de fils électriques renforcent encore cette

impression d'un autre temps. J'ai connu cette pièce bourrée d'une foule en train de frénétiquement remplir des formulaires, découper des photos d'identité. Les coursiers d'agence qui passaient devant tout le monde agitaient des pochettes plastique bourrées de passe-ports, se bouscuaient aux guichets dans un vacarme indescriptible. Le décor a à peine changé. Des ordinateurs au fond de la pièce ont remplacé les formulaires. Mais la salle est quasiment déserte, et, par instants, on entendrait une mouche voler. Quelques couples de la diaspora viennent faire enregistrer leurs enfants. Un grand Anglo-saxon aux cheveux longs, tout en jean, portant de gros godillots pour marcher dans la steppe, vient chercher un visa. Je me dis qu'il est explorateur. En dehors des familles et de quelques excentriques, la boutique est fermée. Logique : il n'y a plus de liaison aérienne directe, plus de visas de transit, les cartes de crédit occidentales sont désactivées là-bas. La peur joue aussi son rôle.

Contre toute attente, j'obtiens mon visa.

J'avais eu exactement la même sensation de magasin dont on a mis la clé sous la porte, en consultant le site de l'ambassade de France à Moscou, il y a deux ans, pour aider un auteur russe que j'avais traduit. Plus de drapeaux, plus d'inaugurations, plus d'Alliance française ni d'échanges culturels, des déclarations réduites au strict minimum en dehors des protestations pour la guerre en Ukraine. J'avais découragé mon copain :

« Ils sont au chômage technique. » À Moscou, le jour de mon arrivée, dans une cérémonie officielle sur laquelle je vais revenir, j'apprends de source sûre qu'à l'ambassade de France, on emploie exactement la même tactique qu'à celle de Russie. L'Internet y est en panne, ou bien personne n'est disponible pour accueillir les visiteurs. Les uns sont le miroir des autres, on ne brise plus la glace.

2.

« Ils vont en profiter pour leur propagande.
Méfie-toi. »

Donner quelques heures de mon temps à une boutique Oxfam située en face de chez moi une après-midi par semaine, m'a valu – outre d'ouvrir une fenêtre de plus sur les abîmes de la solitude urbaine – quelques camaraderies solides et spontanées, de celles qu'on forme au travail. Notamment, Olga et Alla, respectivement biélorusse et ukrainienne, ravies de se servir de moi comme manœuvre, une fois que j'ai mis les livres en rayon. Elles s'occupent des vêtements. C'est pour moi de surcroît une occasion de pratiquer le russe. Elles ont des confidences à se faire sur leurs vies de femmes que je n'entends pas, des commentaires sur la guerre en Ukraine que je n'entends pas non plus. Toutes deux féroce­ment anti-régime russe, elles ne me pardonnent ma surdité sur le second sujet que parce que celle-ci les arrange sur le premier. J'exagère peut-être, elles avaient vite renoncé à me convertir à leur cause devant mon silence, voire quand elles insistaient, quelques

réflexions informées et acides sur la « démocratie » ukrainienne ou celle de l'UE, qu'à leur tour elles préféreraient ignorer. Nos autres collègues étaient plus faciles à convaincre, ils en savaient si peu...

Les heures passées côte à côte cimentent cet équilibre instable où l'affection l'emporte de loin sur les divergences soupçonnées. De plus, Olga et Alla se mouvant dans l'univers et la culture des femmes slaves, les références, les blagues, les tabous, au point qu'avec elles, je ne sais plus si je ne suis pas à Odessa ou Ekaterinbourg dans la cuisine d'une vieille connaissance en train de tailler le bout de gras.

Mais lorsqu'elles apprennent que je pars en Fédération russe pour plusieurs mois, elles sont sous le choc. C'est un mélange de révolte, comment puis-je faire une chose pareille, et de crainte qu'il ne m'arrive quelque chose chez ces monstres. Olga, la Biélorusse, une brune au je-ne-sais-quoi de vaguement asiatique dans le visage, prétend qu'il faut se méfier d'eux à chaque pas. Alla, plus petite, moins anguleuse, une blonde originaire de Lvov, cherche carrément à me dissuader : « Je ne le conseille pas », dit-elle avec un regard appuyé de ses yeux bleu délavé, sur un ton lourd de sens. Comme je suis loin de leur faire des confidences d'habitude, je dois lui dire que je suis allé vingt fois dans ce pays, que j'y ai de bons amis de longue date et de bons rapports avec des auteurs que j'ai traduits. Et je conclus que je ne partage pas leurs opinions. Les deux agitent le

menton ensemble : « Ah oui, tu es neutre, ça va certainement arrêter les drones... » La scène se poursuit jusqu'à ce qu'elles comprennent que leurs objections ne changeront rien à mon entreprise et que leur « expertise » n'a pas d'effet sur moi – je fréquente le secteur depuis un quart de siècle. Le rejet de l'autre bord est pour elles viscéral. Ça l'est de part et d'autre dans une guerre fratricide aux conséquences de longue durée et de grande ampleur. Les exceptions existent.

Avant de partir, Olga, la Biélorusse, souvent la plus véhémence, m'adresse un dernier avertissement : « Attention, un journaliste français, ils vont en profiter pour leur propagande. Méfie-toi. »

3.

Le Fonds pour l'enfance

Ça y est, le grand saut est accompli et j'arrive à Moscou plus mort que vif par un petit matin glacial où tombe un crachin aigre, qui ne tarde pas à devenir une solide averse de neige fondue. Le périple par Istanbul s'est révélé assez éprouvant pour ma vieille carcasse. Dieu que j'aime les voyages et que je hais les transports. J'ai découvert pendant ce transit turc que, hors d'Europe, on vend encore les cigarettes dans leur emballage originel et deux fois moins cher. Je me suis dit que les trafiquants de tabac qui grouillent au bas des marches du métro La Chapelle avaient peut-être aussi des fournisseurs ailleurs qu'en Afrique noire...

Puis j'ai pris, toujours à Istanbul, la mosquée de l'aéroport pour les toilettes. Elle était signalée par une simple pancarte « Hommes » prêtant à confusion. J'ai vite compris mon erreur...

Je ne m'étendrai pas sur l'inconfort et le désagrément de l'avion classe bétail, tout le monde connaît... les crampes dues à un espace exigu et la sueur malsaine, la

pâtée pour chiens... pour Moscou, le trajet a triplé, on y allait en un peu plus de trois heures, on est aujourd'hui heureux si on en met neuf...

Au soir même de mon arrivée, je débarque, flanqué de mon ami Daniil Doubschine, ex-bras droit d'Édouard Limonov pour les affaires littéraires, secrétaire particulier et correcteur au Théâtre académique russe pour la jeunesse, où le Fonds pour l'Enfance, dirigé par Dimitri Likhanov, remettait le prix Conscience dans plusieurs catégories. Une grand-messe de la charité dans un lieu prestigieux, beaucoup d'enfants, de dames sur leur 31, de gentlemen en complet-veston. Dimitri est le fils d'Albert Likhanov, un des grands prêtres du Fonds pour l'Enfance, depuis l'époque soviétique, également écrivain et poète. J'ai traduit, il y a quelques années, un roman de Likhanov père intitulé *Nâitre personne*¹, l'histoire d'un enfant perdu recruté à la sortie de l'orphelinat par un bandit dans les « sauvages années 1990 ». Toute l'expérience de terrain de l'auteur ressortait dans sa description de l'orphelinat et de la dérive de son ex-pensionnaire. J'étais donc invité.

Toute la pompe et le sentimentalisme de ce genre d'évènement où une institution décerne solennellement des récompenses sont au rendez-vous. Avec des moments touchants, notamment lorsque des enfants récitent des poèmes à leur propre gloire en trébuchant

1. La Manufacture de livres, 2021.

sur certains vers, ou bien lorsqu'une mère de cinq enfants raconte comment elle en avait adopté quinze autres dans sa ferme avec l'aide du Fonds dont elle est ce soir une des lauréates. Avec des moments drôles ou rétros, quand deux longilignes chanteurs d'opérette en smoking entonnent « Que serions-nous sans les femmes ? » en faisant mine de se tirer la bourre dans un déluge de cabotinage antédiluvien qui me rappelle certaines émissions de la lointaine ORTF. Les chorales d'enfants et d'adolescents se succèdent entre les remises de prix dans un décor digne du Théâtre des Champs-Élysées.

Puis, sans crier gare, la guerre s'invite dans la cérémonie. Une blonde corpulente en robe rouge, nommée Natalia Listopadova, s'avance sur scène, présidente de l'Association des mères de famille de Kursk, responsable de l'hébergement des familles dans les zones de repli. Elle est également mère de 15 enfants, dont 11 sont adoptés. D'un ton où perce une certaine véhémence, elle décrit les malheurs survenus avec l'attaque ukrainienne, la logistique de leur évacuation et conclut son discours par : « La victoire sur les fascistes sera à nous ». Le programme de la soirée donne quelques détails supplémentaires :

Pendant les récents évènements dramatiques survenus sur la terre de Kursk, elle a fait énormément de choses pour préserver les vies et acheminer les secours à ses compatriotes.

Elle est présidente de l'Association des femmes orthodoxes et fait partie de la direction de l'Union des femmes de Russie.

Ensuite, un blond jeune homme de taille moyenne, Vladislav Golovine, est à son tour invité sur scène : beau garçon en costume sombre impeccable, il boite visiblement. On voit une tache humide sur son genou. Officier d'infanterie de marine lors du siège de Marioupol, il a détruit trois véhicules blindés et sorti sa troupe d'une situation épineuse. En couvrant un subordonné, il a été grièvement blessé et perdu une jambe. Décoré, héros de la Russie, il s'occupe, outre de l'instruction des troupes, d'œuvres de charité auprès des enfants du Donbass. Je suis éberlué, ça pourrait être mon fils, ce blondinet qui n'a l'air de rien. J'irai lui parler plus tard au buffet, il continuera à me faire l'impression d'un gamin, souriant, spontané, la voix juvénile, d'une humilité quasi malade. Il n'a, dit-il, fait que son devoir. Parler à un Français semble l'impressionner, ou alors il est méfiant. De multiples questions me viennent à l'esprit, mais il est très entouré et ma qualité d'étranger le met vaguement mal à l'aise. Je lui fous la paix.

Sa fiche technique m'apprend que son surnom en première ligne était « Corde de guitare ». Comme le dira plus tard un autre ancien combattant de l'Opération spéciale, lui aussi éducateur à sa manière, professeur de danse pour enfants et adolescents, un surnom sur

le front se mérite, il n'est pas attribué par hasard. Je me demande encore à quoi correspond celui-là.

Il entre apparemment dans le projet du pouvoir l'idée de former une jeunesse martiale, inspirée par les exemples héroïques de ses aînés ayant participé à l'Opération spéciale. Les vétérans comme modèles pour la jeunesse.

La soirée s'achève avec quelques verres de blanc de Moldavie.

Je rentre chez la famille qui m'héberge dans le nord-ouest de cette gigantesque mégapole qu'est Moscou. Au dîner tardif, une vive discussion s'élève entre Elena, la grand-mère, et Artiom, son petit-fils, encore un blondinet. Elle lui reproche de faire des études d'économie trop longues. Il rétorque que ça retarde l'appel, entre autres avantages. La grand-mère, auteur de contes pour enfants assez connue, déclare que défendre son pays n'est pas une honte. Le petit-fils hausse les épaules : « Je ne vais pas aller me faire trouer la peau pour des gens qui, eux, n'iront jamais sur le front. » À quelques heures d'intervalle, la fracture de la société russe.

Cependant, à la possible exception de quelques troufions pris par surprise dans la région de Koursk, sans qu'on puisse le confirmer, on n'a aucun écho de simples conscrits sur le front ukrainien. Tous les témoins me confirmeront que ne combattent sur le front ukrainien que des *Kontratnik*, des engagés. Sur les

panneaux lumineux, on offre des millions de roubles¹ à la signature du contrat avec l'armée. S'il semble qu'à Moscou et dans les grandes villes, il y ait moins de candidats, dans les villes et régions plus reculées, moins favorisées de la Russie, les sommes proposées sont très attractives, pouvant permettre de démarrer dans la vie, nourrir une famille, fonder une entreprise. Le recrutement, dit-on, bat son plein.

Qu'importe au fond que la crainte du jeune homme d'être mobilisé soit fondée ou non. Elle existe et a déjà provoqué l'exil d'une partie de la population, probablement moins importante que les descriptions apocalyptiques des médias occidentaux ne l'ont annoncé, mais tout de même significative. Je connais personnellement trois ou quatre couples partis à Istanbul, en Arménie, en Allemagne. Écrivains ou intellectuels. Mais certains de mes amis « anti-régime » ont fait le choix inverse, rester quoi qu'il en coûte, parce qu'ils « n'ont pas honte d'être russes ». La rhétorique occidentale est peut-être ici erronée. Tout axer sur une russophobie brute et sans mélange n'était sans doute pas la meilleure manière de rallier les hésitants.

1. Un million de roubles équivaut à 10 000 euros. (N.d.É.)

4.

« Qu'est-ce que les Français peuvent encore bien penser de bon de nous ? »

Le surlendemain, nous sommes à nouveau invités à une solennité. Cette fois strictement littéraire. Les 85 ans de la revue *Amitié entre les peuples*. À l'époque soviétique, la revue avait son papier à lettres, ses enveloppes, ses bibliothèques, les membres de la rédaction avaient des voitures de fonction, en 1988, elle tirait à 800 000 exemplaires. Le tirage s'effondra bien sûr dans les années 1990 à une vitesse record, mais la revue survécut. Aujourd'hui, elle plafonne à 6 000, 7 000 exemplaires.

C'est la Maison de l'Union des éditeurs et auteurs qui abrite l'évènement, sous l'égide d'une vieille connaissance, le député écrivain Sergueï Chargounov, rencontré il y a trois ans dans la Russie-COVID, sur la tombe de feu mon vieil ami Édouard Limonov. Sergueï, fan de Limonov dans son adolescence, est un homme charmant à l'exquise courtoisie, mais aussi un rusé politicien qui glisse entre les pattes, jouant une partie sans doute

très serrée à la Douma d'État – ex-communiste passé dans une zone grise entre indépendance et soutien au régime. Quand il m'aperçoit, il a un signe de tête embarrassé, je ne suis pas sûr de pouvoir le choper avant la fin des réjouissances. Si cordial qu'il se soit montré par le passé, je sens une méfiance instinctive : *et si j'étais aussi boutefeu qu'Édouard ?* Daniil, un ami de longue date qui me connaît bien, lui a répondu un jour à cette question : « Thierry est comme moi : sceptique. »

Dans les sommets d'ennui qui suivent où l'on se complimente à qui mieux mieux et on se décerne des prix, on a droit à tout ce qui déshonore la littérature, bref c'est du sous germanopratin. Les mérites de cette poétesse sibérienne... De ce traducteur du Daghestan... De cette vieille croûte essayiste de Pétersbourg... Du président de l'association qui finance la revue... De la revue elle-même... Sous les plafonds dégoulinants de stuc de la grande salle de l'Union des auteurs et éditeurs... Pour couronner le tout, un groupe musical d'un ringard achevé, prétendant au comique, rombière qui chante, godelureau à la guitare... Rideau !...

Au buffet pourtant, Chargounov me promet une entrevue prochaine « strictement littéraire », précise-t-il aussitôt. Et la guerre revient à la charge. On a primé en grande pompe un romancier auteur d'un récit publié dans *L'Amitié entre les peuples*. Daniil le recommande, il est sympathique. Lorsqu'on le félicite d'être un des lauréats, il se rembrunit : « Je pourrai fêter ça sous les

verrous. » Une lectrice l'assure que non avec véhémence, il n'y a rien, dit-elle, qui soit susceptible de lui valoir des ennuis, elle l'a relu trois fois. Le lendemain, je lis la nouvelle, c'est l'histoire d'un écrivain devenu stérile, catastrophé par la guerre – à quoi bon créer ? Ce récit n'est ni véhément, ni contre le régime, il est désespéré, avec des échos de Vercors dans *Le Silence de la mer*, une tonalité d'accablement. Et son auteur a l'air soucieux. Est-ce à juste titre ?

Intrigué, je me renseigne. Ces derniers mois, dans un pays en guerre, sujet aux attaques de drones et aux attentats, il faut le relever tout de même, certains extrémistes patriotes des réseaux sociaux et les organes de sécurité ne sont pas tendres avec le « défaitisme ». On me confirme que la situation est tendue, qu'il y a eu des arrestations et même des condamnations de gens ordinaires pour de simples commentaires sur les réseaux sociaux – de simples amendes jusqu'à des peines assez dissuasives de prison ferme. Voilà qui peut certes influencer sur la création artistique en temps de guerre, un de mes sujets. Rien n'excuse cet acharnement, mais il peut s'expliquer par la gravité de la situation. En Ukraine, la répression massive de toute parole divergente et la mise sous tutelle des médias alternatifs en Occident nous laissent présager que si jamais l'OTAN commettait la folie de s'engager directement, les dissidents iraient au gnouf tout pareil. Personne n'aime les neutres. Ni les pacifistes. En Russie,

on parle de saisir les biens de Pougatcheva, chanteuse populaire depuis l'ère soviétique, qui s'est exilée en Israël à cause du déclenchement de l'Opération spéciale. Comme bien d'autres vedettes du showbiz exilées après des déclarations solennelles, on chuchote qu'elle s'est rendu compte que poursuivre sa carrière à l'étranger est nettement moins lucratif, et qu'elle chercherait à rentrer... On a interdit aux moins de dix-huit ans les œuvres d'Oulitskaïa, une romancière connue vivant en Allemagne, pour son opposition à la guerre en Ukraine – à peine une tape sur le poignet, me semble-t-il. Il s'agit d'une dissidente historique, qui a manifesté contre l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie. Puis, Mikhaïl Chemiakine, artiste-peintre et sculpteur célèbre vivant en France, croisé autour de Limonov il y a quelque 40 ans à New York... Chemiakine m'a paru bien en cour depuis assez longtemps, il a réalisé plusieurs statues et monuments commandés par l'État russe au début de ce siècle. Au téléphone, il devait me confier avec une certaine satisfaction, en octobre 2023: «J'étais contre l'Opération spéciale en Ukraine, mais je retourne en Russie de temps en temps. Ils ne le pardonnent à personne, mais à moi, si.»

Là encore, les privilèges épargnent aux vedettes des sanctions plus sévères... Ce dont il faut se méfier, me dit-on, c'est de la loi interdisant la diffusion de fausses nouvelles du front et de calomnies sur l'armée.

Elle peut être interprétée de multiples manières... Il vaut mieux s'en tenir à distance respectable...

À la soirée de la revue *Amitié entre les peuples*, un titre qui sonne bizarrement aux oreilles à une époque où la haine est de mise, les lauréats sont revêtus d'un tablier honorifique. Boucler la publication est une *véritable cuisine*, a déclaré le rédacteur en chef, pour justifier cette excentricité. Sur le tablier s'étalent des slogans. L'un d'eux me saute aux yeux : « Pendant la Perestroïka, j'ai eu de la chance, j'étais commando-para »...

Lorsque je rentre tard dans la soirée au nord-ouest de Moscou chez la famille qui m'héberge provisoirement, Léna, la doyenne de la famille qui cherche à toute force à me gaver, jugeant que je suis maigre, me demande : « Qu'est-ce que les Français peuvent encore bien penser de bon de nous ? » Cette femme d'un certain âge est lauréate de quelques prix, dont celui de la Saison intellectuelle de Saki, en Crimée, une année où j'étais membre du jury littéraire. Je n'ai aucun souvenir d'elle, dans la multitude des candidats défilant au rythme des six minutes qui leur étaient imparties, des journées à quarante candidats au concours et autant de textes à juger illico. On n'était pas invité pour chômer. Et la littérature enfantine n'est pas mon fort. J'avais dû voter comme les autres, faute de compétence.

Bien qu'on m'ait sacré « diplomate du peuple » au festival Gorki de Nijni Novgorod en 2018, où j'avais débarqué en pleine affaire Skripal, je ne sais pas trop

VU DE RUSSIE

quoi répondre à ma logeuse. Je finis par dire que beaucoup de gens savent faire la différence entre les peuples et les gouvernements. C'est du reste la ligne officielle du gouvernement russe.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

YVAN CARDONA
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2025

